



CAMBOURAKIS, 2009

Torborg Nedreaas,
trad. du norvégien par Régis Boyer

Musique d'un puits bleu

ISBN 978-2-916589-42-8

307 pages

22 €

MUSIQUE D'UN PUIITS BLEU

Herdis est une petite fille de dix ans avec des cheveux roux qu'elle tresse en deux longues nattes, elle habite Bergen, sur la côte norvégienne. Deux événements qui n'ont que peu à voir semblent s'être ligüés pour bousculer sa vie : ses parents se séparent et la Première Guerre mondiale éclate. Son univers affectif s'en trouve scindé. Du côté maternel, c'est toute la chaleur des membres d'une petite communauté juive venue d'Allemagne, installée dans la ville portuaire depuis plusieurs générations, qui l'enveloppe : les tantes Fanny et Rakel si belles et pleines d'entrain, qui ont la bonne idée de lui offrir un album où inscrire des poésies, le grand-père Simon germanophile – sentiment pour l'heure très mal perçu alors que des navires norvégiens sont torpillés par les Allemands – qui fait toujours l'étonné quand il la voit et celui qui ne la connaît pas, « Oncle » Elias, le nouveau compagnon de sa mère qui l'appelle « Toute petite madame Herdis » et s'amuse avec elle comme si elle n'avait pas plus de deux ans. Du côté paternel, l'attachement existe tout autant même s'il se déclare moins ouvertement. Grand-mère Hauge qui a perdu trois de ses fils dans un naufrage a toujours quelque maxime toute prête à faire entendre : « Quand l'âme saigne, c'est un bienfait de la grâce de Dieu » ou : « Le travail est une bénédiction divine », mais après tout, elle n'a rien contre quelques fous rires partagés à l'occasion avec sa petite fille. Quant au père qui s'est laissé tenter par la spéculation et s'essaie à boursicoter avec plus ou moins de bonheur, il ne sait guère comment s'y prendre avec son enfant dont le caractère s'affirme chaque jour davantage, comment lui manifester son amour autrement que par des promesses aventurées ou se faire pardonner avec des cadeaux somptueux tel un vélo qui suscite surtout des jalousies ; et si sa compagne Anne se montre

compréhensive voire attentionnée envers la petite fille, elle ne peut empêcher que s'immisce entre elles deux un sentiment de rivalité. Tout s'embrouille dans l'esprit de Herdis : « Il y avait, coup sur coup, tant de choses qui changeaient, sans qu'elle pût comprendre en quoi consistait le changement ». Elle a le malheur, un jour, de prononcer le nom d'Elias devant son père qui se fige dans une attitude glaciale ; évoquant la bonne humeur et la force de l'« oncle », exagérant ses éloges, elle provoque une terrible colère qui laissera entre eux une gêne persistante. Les choses commencent à mal tourner à l'école, elle use de prétextes pour s'absenter, s'éloigne de ses camarades. Une confusion s'installe qui ne fait qu'accroître sa volonté de faire le jour sur tout : « Un jour, elle avait cru qu'elle avait résolu toutes les mauvaises énigmes, qu'elle savait tout ce qu'elle avait besoin de savoir sur les choses les plus importantes. Et voilà que s'ouvraient de nouveaux gouffres de brouillard obscur, l'un après l'autre, de nouvelles questions montaient des brumes et se volatilisèrent sans réponse. Et elle contribuait elle-même à les mettre en fuite car elle avait appris par expérience que la solution d'une énigme est souvent pire que l'énigme elle-même ». Interprétant à sa manière leurs paroles et leurs attitudes, elle ne désespère pas de détourner les adultes de leurs préoccupations pour attirer leur attention sur sa petite personne et mène son chemin vaillante : « on eût dit qu'un petit miroir avait poussé en elle, qui accueillait toutes choses sans que cela fît mal ». Ni les malentendus ni les crises n'entament son appétit de vivre qui est immense, sa sensibilité est si vive, son ouïe si aiguisée qu'elle perçoit une musique émanant des choses : une dame chante dans le ruisseau, la mer en crachotant parmi les algues fait un joli tintement de clochettes, il lui semble que les flocons tourbillonnants éparpillent les notes claires des cloches, les faisant

retomber en petits fragments sur le monde ; mais surtout, elle entend des chants en elle-même, quelque chose de caché et de secret, parfois tout un déferlement de notes, et sait demeurer longtemps à les attendre, « dans une immobilité flamboyante, comme un cierge allumé ».

Une année passe, lourde d'événements, des vacances d'été qui ouvrent le livre à celles sur lesquelles il se ferme. Herdis grandit, est opérée d'une appendicite, apprend des fillettes sur la plage cette chose « épouvantablement bizarre et inquiétante » qu'est l'acte sexuel. La croissance se fait par à-coups, on avance par petits bonds et si le temps s'écoule, c'est en creux, entre les vingt-huit chapitres du roman qui sont autant de nouvelles se suffisant à elles-mêmes par leur action circonscrite et la chute qui les clôt, presque à chaque fois inattendue, venant approfondir tout ce qui précède en y jetant un éclairage oblique et déclenchant une petite décharge miraculeuse de sens. Les chapitres inaugural et final sont déterminants. Dans le premier, Herdis manque de tomber dans « le puits bleu » dont elle a l'habitude d'écouter la musique qui lui semble sortir, toute brillante, de la pénombre et du silence : c'est une véritable lutte et un retour à la vie après avoir connu la tentation de lâcher prise. Dans le dernier, elle assiste à une grande fête – est-elle de la fête ou non ? se demandera-t-elle tout du long – passant d'un groupe à un autre, surprenant chez les uns et les autres des gestes de douleur ou de bonheur, accueillant tout cela en bloc ; elle finit par décider de monter dans une barque pour regarder le spectacle de loin, avec pour unique compagnie le clapotis familial de la mer « plein d'amabilité pour elle ».

Publié en 1960, ce roman est le septième livre et l'un des plus réussis de Torborg Nedreaas (1906-1987), souvent présentée comme la Simone de Beauvoir norvégienne pour ses convictions politiques et féministes. La même maison d'édition vient de

publier *La Nuit volée* et *Derrière l'armoire, la hache*, son premier recueil de nouvelles parmi les six qu'elle a composés. « Il faut n'avoir jamais complètement coupé les ponts avec son enfance pour être capable de restituer avec un pareil bonheur l'univers intérieur d'une petite fille » écrit dans sa préface le traducteur Régis Boyer qui considère le livre comme en partie autobiographique. Grand connaisseur des littératures nordiques, il retrouve chez Nedreaas « un peu comme autrefois dans les sagas islandaises, les mots pesant d'un poids étrange, les silences étourdissants, les gestes inconscients, d'une éloquence rare ». Impossible ici de ne pas évoquer l'un des plus grands écrivains et poètes norvégiens, Tarjei Vesaas, qui, lui aussi, a su se mettre de plain-pied avec l'enfant d'une façon inoubliable dans *Palais de glace* (Flammarion) et les nouvelles de son recueil *Le Vent du nord* (La Table ronde).

Quoi qu'il en soit, se dit Herdis, « il y avait quantité de choses joyeuses au monde », par exemple, l'amour survenu entre un riche et grave comte et une pauvre jeune gouvernante, relaté dans ce roman-feuilleton qu'elle vient de dévorer, ou bien encore le mot « embrasser », incroyablement phosphorescent, qui « produit toujours comme une petite explosion parmi toutes les lettres grises », tout comme font les fleurs à demi écloses au printemps, resserrées sur leur secret doré, ces boutons d'or qu'elle cherche avec avidité sous les buissons pour en faire un bouquet qu'elle offrira à son père là-bas, à l'hôpital, « tout un bouquet de petits baisers couleur jaune soleil » cueillis sous la pluie et enveloppés dans la fine toile de sa musique.

Françoise Le Bouar